

« La fine affaire »
par Jean-Stanislas Bitowski

Vendredi 7 novembre 1930. Les rues de Concarneau étaient désertes. Il était vingt-deux heures passées. Le quai de l'Aiguillon crépitait sous une pluie battante qu'un vent du large rabattait en rafales sur les pavés glissants. La tempête de septembre ne s'était pas encore éteinte. La peur des habitants restait palpable, et le moindre durcissement de temps vidait les rues de toutes ses âmes. Le long du quai, on croisait encore, éparpillés, quelques débris de bois peint. Un mois plus tôt, un bateau était venu heurter la rive avec une telle violence que sa coque avait éclaté. On disait qu'il ne restait rien de l'esquif. Pas un homme à bord n'avait survécu au choc. Concarneau était en deuil. Mais pas que de marins.

Le commissaire Meursault, chapeau de feutre enfoncé jusqu'aux yeux et col de gabardine relevé sur le cou, filait droit sur les seules lueurs du quai. Au milieu de la nuit, trois fenêtres étaient éclairées, celles de l'Hôtel de l'Amiral. Il poussa d'un geste nerveux le bec de canne. Du fond de la salle, le feu de l'âtre, entretenu comme s'il devait réchauffer la ville entière, plongeait l'endroit dans une moiteur saumâtre.

– Alors commissaire, un dernier verre avant de regagner Paris ? Qu'est-ce que je vous sers ? accueillit le patron du lieu, embusqué derrière son comptoir de zinc lustré.

Bourrant sa pipe d'un tabac brun, que sa blague de cuir tanné avait su maintenir au sec, Meursault prit le temps de craquer une allumette et de souffler une bouffée épaisse avant de répondre, d'une voix presque sans timbre :

– Une fine à l'eau.

Le patron versa sans retenue dans un verre évasé, sans parvenir à contenir un sourire de reproche. Meursault savait le motif de cette légère grimace.

– Vous me ferez goûter votre alcool maison demain, avant mon départ. Je vous l'ai promis. Mais quand je commence une enquête à la fine, je la termine à la fine.

Il trempa ses lèvres, garda l'alcool en gorge quelques secondes, juste le temps de sentir poindre la brûlure. Alors qu'il venait de reposer son verre, une voix venant d'une table du fond retentit, perçant le brouhaha ambiant :

– Patron, vous mettez ça sur ma note.

Le commissaire avait l'habitude de ces égards inattendus. L'annonce de sa fonction, aidée de son allure gaillarde, poussait fréquemment les inconnus à l'inviter à boire.

Meursault prit le temps de rallumer sa pipe dont le foyer s'était éteint et se tourna vers la table du généreux inconnu, gratifiant son occupant d'un sourire amical. Il saisit son verre de deux doigts délicats et gagna la chaise que l'homme lui désignait d'une main ouverte.

– Bonsoir, salua Meursault. Merci pour le verre. Mais tout ce que je pourrai vous rendre en retour sera une autre tournée. Je ne suis pas dans ma juridiction. Si c'est d'un commissaire dont vous avez besoin...

Il n'eut cependant pas le temps de finir sa phrase, aux sarcasmes à peine voilés. Son hôte agita la main d'un geste calme, désireux de dissiper un malentendu.

– Ne vous méprenez pas, commissaire. C'est le fumeur que j'invite à ma table, et non le policier. Que vous soyez commissaire ne m'épargnera qu'une chose...

Il attendit que la curiosité de Meursault soit suffisamment portée à blanc pour finir sa phrase, parlant bas, au travers d'un sourire malicieux :

– La dame, deux tables plus loin. Depuis que je suis arrivé, elle s'efforce de tousser tout en me jetant des regards assassins. Ma fumée semble la gêner au-delà du supportable, mais je la soupçonne d'être avant tout une enquiquineuse. Je crois qu'elle ne se sent pas l'ardeur de vous servir la même comédie. Grâce à vous, je pourrai fumer paisiblement. Avouez que ce luxe méritait bien une fine, commissaire.

Meursault tourna son regard vers la femme au chemisier turquoise, coiffée d'une voilette, et qui tenait à pleines mains sa pochette brodée. Une tasse de café prudemment repoussée au

bout de la table témoignait que la dame n'était entrée ici que pour attendre la fin de l'orage. Elle avait détourné les yeux, les perdant dehors sur le rideau de pluie, et ignorait fièrement les deux fumeurs, lesquels allaient être enfin tranquilles.

– Je vous avouerai que je n'ai pas pu m'empêcher d'entendre que vous étiez de Paris, commissaire. La tempête aurait-elle fait une victime méritant des égards particuliers ?

– Pas vraiment. J'étais dans la région, sur Rennes plus précisément. La brigade mobile est en pleine réorganisation et je prêtai main forte aux responsables du service. Je ne suis pas ici pour la tempête. Je suis ici malgré elle, et bien malgré moi. Je suis de la judiciaire. Il y a eu meurtre, il y a trois jours. Vous en avez sans doute entendu parler.

L'homme leva la main, attirant l'attention du patron de l'Amiral. D'un doigt désignant les verres, il commanda une nouvelle tournée, puis croisa ses bras et s'appuya lourdement sur la petite table branlante. Il se mit à parler bas, comme si la conversation était vouée à prendre un caractère confidentiel :

– Je ne suis arrivé qu'hier au soir. Un meurtre, dites-vous ? Il y a trois jours ? Je puis sans mal vous prouver qu'hier après-midi encore, j'étais dans le train.

Meursault s'amusa, riant de l'effet toujours radical qu'un soupçon de policier pouvait produire sur les gens.

– Vous n'avez pas à vous expliquer, rassura-t-il. Vous avez sans doute aussi entendu que cette enquête est enfin close. Ce que je sais aujourd'hui, la presse le sait également et le révélera demain. Concarneau saura tout, à la première heure. Et vous n'êtes évoqué à aucun moment.

Le patron venait de remplir à nouveau les verres des deux hommes, lesquels échangèrent un toast courtois.

– Ce que la presse saura demain, hésita l'homme, pensez-vous que je serais en mesure de le déduire des éléments que vous avez rassemblés ? Après tout, j'échangerais bien plus

volontiers avec vous sur cette affaire que sur ce temps épouvantable qui m'a rattrapé ici alors que je pensais l'avoir abandonné à l'Île d'Aix

– De le déduire ? répéta le commissaire, articulant exagérément ce mot comme pour s'assurer d'avoir bien entendu la curieuse question.

L'homme s'appuya un peu plus sur la table, la pipe plantée au bord des lèvres :

– Oui. De le déduire. Voyez-vous, commissaire, je cherche souvent à éprouver mon sens de la déduction, ma logique. Vous imaginerez sans mal l'effet que peut produire sur moi la seule évocation d'un meurtre fraîchement résolu, et qui plus est par l'homme qui a diligenté toute l'enquête.

Il s'adossa à la banquette, ralluma sa pipe, but une longue gorgée, et précisa alors son propos :

– Commissaire, demain les journaux nous révéleront tout. Mais ils me livreront également le fin mot de cette affaire, me privant du plaisir de tenter de deviner par moi-même ce qui s'est passé. Et si vous me mettiez au défi de trouver l'assassin comme vous l'avez fait, en me livrant les seuls éléments qui vous ont permis de le faire ?

Le lendemain, en effet, le *Journal du Phare* étalerait par le menu l'affaire sur sa première page, et converser avec un homme cultivé n'était pas pour déplaire au commissaire. Ce drôle d'homme ne montrait pas la moindre arrogance. Ce qui aurait pu passer pour un défi se changea en un jeu auquel Meursault décida de participer de bon gré. Il sortit alors de sa poche le carnet de notes, au papier quadrillé et à la couverture de toile, qui l'avait suivi depuis ses premiers échanges avec l'identité judiciaire. Il l'ouvrit, le tenant fermement en main. Entre ses doigts, on devinait trois mots griffonnés sur la couverture.

– Le Chien Jaune ? déchiffra l'homme.

– Oui. C'est ainsi que j'ai baptisé cette affaire.

– Étrange. Quel drôle de nom.

– Mais c’est qu’il s’agit d’une drôle d’affaire...

À son tour, le partenaire de Meursault sortit un carnet, à pages mobiles et monté sur acier. D’une mine de crayon tremblante, il était fin prêt à cueillir les éléments saillants du récit à venir.

– Pour commencer, amorça Meursault, cette affaire est née ici même.

– Dans cet hôtel ?

– Ici même, insista le commissaire. À cette même table. Dimanche dernier, quatre hommes y jouaient aux cartes.

Derrière un rideau de fumée, l’inconnu couchait nerveusement ses premières notes.

– À la fin de la partie, continua Meursault, le premier d’entre eux, le docteur Michoux, fatigué et ayant un peu bu, décida de rentrer chez lui. Il vit seul, un peu à l’écart de la ville, dans une grande maison.

Le crayon de l’homme s’agitait à une vitesse folle. Celui-ci prenait à la volée le récit mieux que l’eût fait un greffier de tribunal. Presque admiratif de cet acharnement à vouloir réussir et l’impressionner, Meursault continua :

– Quelques minutes plus tard, le deuxième homme de ce groupe prit congé. Un certain Mostaguen, marchand de vin de la région, assez renommé. Il a quitté cet hôtel pour regagner son domicile. Il était déjà tard, il s’est engagé dans les venelles de la vieille ville. Le vent soufflait aussi fort que ce soir, et c’est sans doute pour vouloir allumer son cigare qu’il a cherché à s’abriter sous le porche d’une vieille maison abandonnée. Il s’est alors fait tirer dessus, depuis l’intérieur.

– Voilà donc le meurtre ! commenta l’attentif auditeur de Meursault, levant en même temps le bras pour faire signe au patron de s’économiser des voyages et de ramener la bouteille à leur table.

Le commissaire profita du service prompt et de l'arrivée de la bouteille pour marquer un temps et regorger sa pipe de tabac neuf. Son compagnon de jeu en profita pour survoler ses pages, déjà bien noircies, et s'essayer à un pronostic, qu'il déclara préalable et peu fiable :

– À ce stade, commissaire, si j'avais été à votre place, et n'ayant pas d'autre élément à me mettre sous la dent, j'aurais déjà émis deux hypothèses. La première, évidente, est que le docteur Michoux a feint une grande fatigue pour précéder son ami de quelques minutes et le guetter depuis la maison abandonnée. Le motif de ce geste serait donc à chercher dans les éventuels différends qui ont pu agiter ces deux hommes dans un passé plus ou moins lointain. Mais je doute qu'un commissaire de votre trempe fût appelé pour résoudre une affaire aussi simple.

Ne relevant pas la flagornerie, d'un simple mouvement de menton, Meursault encouragea l'enquêteur novice à avancer son hypothèse suivante.

– La deuxième me pousserait à refuser d'exclure la confusion. Peut-être était-ce le docteur qui était visé, et non le marchand de vin... Mais ceci n'est qu'une idée.

Meursault sourit. Il approuvait presque le mode de pensée de son compagnon de bouteille, lequel suivait des pistes sans pour autant s'y cramponner, ce qui marquait l'une des principales qualités qu'il cherchait à développer chez ses jeunes collaborateurs.

– Mon ami, salua-t-il, je me ferais parjure de critiquer votre raisonnement, car je suis arrivé ici quelque temps après cet événement et j'ai pu obtenir davantage de détails que vous n'en avez. Certains vous manquent encore, je vais donc finir de vous les livrer.

L'homme vida son verre d'une traite, saisit à nouveau son crayon dont il suçota la mine et se tint prêt.

– Mostaguen n'est pas mort. Notre marchand de vin a été grièvement atteint mais, par chance, il a survécu à ce coup de feu. Rappelez-vous, après le départ de Michoux et de Mostaguen, deux joueurs de cartes étaient encore à l'hôtel. Jean Servières, un journaliste, et

Le Pommeret, un notable du coin. C'est ce dernier qui est mort. Empoisonné chez lui, le lendemain.

Levant le nez des notes qu'il ne cessait de prendre, c'est l'œil soudain pétillant que l'enquêteur apprenti regarda le commissaire.

– Un médecin... Un journaliste... Un notable de province... Un marchand de vin... Nous aurions là les ingrédients idoines d'un feuilleton policier des plus efficaces !

Meursault ricana, ne pouvant contenir ce semblant de mépris qu'il semblait réserver à ces fanfaronnades qui, parfois, noircissait les journaux pour donner loisir à ses lecteurs.

– Les meurtres, mon cher ami, ne sont pas une distraction !

L'œil sévère, il replongea dans son carnet :

– Voici un détail que vous devez connaître, poursuivit-il. Dès le premier soir, où Mostaguen a été victime d'une tentative s'assassinat, une curieuse scène s'est jouée au bar de cet hôtel. Un chien est venu se coucher le long du bar. Un chien qu'aucun des clients ne reconnaissait. Un chien jaune.

Tout en racontant, Meursault s'était machinalement tourné vers le zinc lustré faisant face à l'entrée et, accompagnant son récit, désignait du bec de sa pipe la rigole du bar où l'animal était venu se coucher. Tournant le dos au preneur de notes, il entendit le même raisonnement qu'il s'était tenu, ce qui le surprit.

– Un chien errant ne s'aventurerait pas en pareil endroit, marmonna l'enquêteur débutant. Il serait trop effrayé. Ce chien connaissait l'endroit. Il était déjà venu, accompagné de son maître, je suppose. Et il en gardait le souvenir d'un endroit accueillant. Je pense que j'aurais cherché à retrouver le propriétaire de ce chien...

Meursault, sans mot dire, saisit la bouteille de fine et l'acheva, remplissant au ras les deux verres. Il souriait. Il était de ces hommes généreux en tout. Son plaisir ne trouvait pas source

dans le fait d'avoir su distancer son interlocuteur. Il s'agissait du plaisir franc de voir son bon sens partagé par un semblable.

– Vous avez tout compris, cher ami. Qu'un chien vienne trouver refuge ici, par cette pluie incessante, ne m'avait pas marqué au premier abord. Mais, perdu au milieu de pistes ne menant nulle part, j'ai fini par vouloir y reconnaître un détail important. Le raisonnement que je me suis tenu fut le même que vous : ce chien était déjà venu ici. Et c'est cette piste que j'ai alors suivie.

– Et elle vous a mené à un indice... ?

Meursault bomba le torse, machinalement, par réflexe policier :

– Elle m'a mené à la solution ! Ce chien était la clef. Nous avons fini par retrouver son propriétaire. Un certain Léon, un vagabond. Il était caché dans la maison abandonnée d'où le coup de feu était parti. Il était revenu à Concarneau pour se venger des quatre joueurs de cartes.

– Ils connaissaient donc ce marginal ? Étrange pour des notables...

Meursault empoigna son verre, le leva à l'intention de son compagnon de fine, but une rasade, s'essuya les commissures de ses doigts en crochet puis expliqua le fin mot de l'affaire :

– Eh oui, ils se connaissaient. L'an passé, ce Léon était de passage sur Concarneau. Il avait, en ces murs, rencontré nos quatre joueurs. Il avait su s'attirer leur confiance, certainement au gré des parties de cartes qu'il avait faites avec eux. En quelques jours, ce Léon savait tout des habitudes de Mostaguen, Servières, Michoux et Le Pommaret. Qu'ils vivaient seuls, qu'ils avaient de l'argent et, surtout, que tous les jours, à la même heure, invariablement, ils se retrouvaient ici. L'homme y a vu une aubaine. Un après-midi, il s'est improvisé monte-en-l'air et a été visiter les quatre maisons. Il s'est malheureusement fait surprendre lorsqu'il

sortait de la dernière, par un douanier en maraude dans les alentours. Et il n'a été libéré de prison qu'il y a un mois.

– Je ne vois aucun motif valable à vouloir supprimer les hommes qu'il avait tenté de voler. Le douanier, à la rigueur, mais ses victimes... Elles n'étaient pour rien dans son embastillement.

Meursault parcourut son carnet, allant chercher parmi les derniers feuillets. Son doigt précis pointa des notes en particulier :

– Mostaguen a prétendu, au lendemain du cambriolage, s'être fait dérober une collection de pièces anciennes. Les trois autres ont corroboré ce fait. Je pense, mais cela restera à démontrer, que ce témoignage était faux, et que Mostaguen, aidé de ses amis, a cherché à faire jouer une assurance contractée pour cette collection. Cela a bien évidemment alourdi la peine de Léon, lequel n'a pas été jugé pour une simple tentative de vol, mais pour vol manifeste, aggravé de son refus de divulguer l'endroit où il avait caché son butin. Mais cette collection, et j'en suis persuadé, il ne l'a jamais eue en main. Charge à la police locale de se pencher sur ce témoignage vieux de plus d'un an. Ce ne sera plus mon affaire.

– Pendant l'emprisonnement de Léon, commissaire... Qu'est devenu ce chien ?

– Il a été gardé par une jeune fille de Concarneau, aux limites de la ville. Sans doute a-t-elle connu Léon de manière intime lors de son dernier passage, et elle a pris soin de l'animal, se refusant de l'abandonner aux rues. Voilà toute l'affaire. Et vous avez été adroit de deviner que le chien était une piste importante. Compliments !

Le commissaire, parvenu au terme de cet exercice amusant, vida d'une traite son verre qu'il reposa en le claquant sur le bois de la table. Il tendit à son partenaire un sourire connivent, lequel ne trouva aucun écho. L'homme paraissait sombre, soucieux, préoccupé.

– Vous semblez déçu de ce dénouement, s'amusa le commissaire, désormais sorti de son rôle d'enquêteur et apparemment disposé à entendre les envolées romanesques de son voisin.

– Eh oui, commissaire. Vous me voyez déçu. Cette affaire du chien jaune aurait mérité une intrigue bien plus romanesque. N’auriez-vous pas préféré que cette enquête vous menât dans un complot plus audacieux ? Que ce Léon ait été l’amant voyou d’une fille de salle de cet hôtel, qui aurait ressemblé à l’enquiquineuse de notre table voisine ? Qu’il ait croisé ces quatre hommes dans des circonstances plus passionnantes ? Que sais-je, moi, qu’il ait été missionné par ces quatre hommes pour un trafic de drogue, par exemple ? Que ces assassinats aient été mis en scène par l’un des quatre hommes, apeuré de voir revenir ce marginal dans la ville et craignant d’être dénoncé ?

Meursault se leva, le visage presque attendri, tant l’enthousiasme de cet homme pour les situations rocambolesques le rendait sympathique au-delà de ce que son physique presque austère pouvait provoquer. Il s’étira les reins, prit appui sur le dossier de sa chaise, l’alcool ayant commencé son œuvre :

– Je suis navré de ne vous avoir offert que la réalité, cher ami. Mais il n’y a que le réel dans la vie d’un flic. Le reste, ce n’est que de la littérature. Sur ces paroles, pardonnez-moi, je vais aller me coucher.

L’homme se leva à son tour, répétant entre ses lèvres serrées tenant sa pipe cette phrase « le reste n’est que de la littérature ». Meursault lui tendit une main franche :

– J’ai été enchanté de notre conversation, et ravi de vous avoir rencontré. Vous êtes un drôle de personnage. Au fait, je m’appelle Jules. Jules Meursault.

L’inconnu décrocha sa pipe, empauma la main du commissaire et, se courbant dans une révérence discrète, salua le policier :

– Je m’appelle Simenon. Georges Simenon. Bonne nuit à vous, commissaire. Ravi de cette conversation. Je ne l’oublierai pas, elle m’a beaucoup apporté.